

NAGUIB MAHFOUZ

La chambre n° 12  
et autres nouvelles

*traduites de l'arabe (Égypte)  
par Martine Houssay*

Sindbad  
ACTES SUD



## LA MOSQUÉE DU QUARTIER

C'était l'heure de la leçon à la mosquée et il n'y avait qu'un seul et unique auditeur. La chose n'était pas nouvelle pour le cheikh 'Abd al-Rabbih, l'imam. Depuis qu'il était au service de la mosquée, il n'avait trouvé, pour écouter sa leçon, que 'Amm Hassanein, le vendeur de sirop de canne à sucre, auquel tenaient à se joindre, par respect pour cet enseignement et par courtoisie envers l'imam, le muezzin et le bedeau.

Le cheikh 'Abd al-Rabbih était en droit de s'en offusquer, mais il s'y était habitué avec le temps. Sans doute s'était-il préparé au pire le jour où il avait été décidé de le muter dans cette mosquée embusquée aux portes de la débauche. Il était furieux, ce jour-là, et avait tout fait pour faire annuler ou modifier la mutation, mais il avait été contraint et forcé d'accepter. À cause de cela, il avait essuyé les sarcasmes de ses adversaires et les moqueries de ses amis.

Comment aurait-il pu trouver quelqu'un pour écouter son cours? Dans cette mosquée située à la croisée de deux rues, l'une étant notoirement vouée à la dépravation et l'autre constituant un repaire de proxénètes, de portiers de maisons closes et de revendeurs de drogue? Il

semblait qu'il n'y eût dans le quartier personne de bien, ni même d'ordinaire, à l'exception de 'Amm Hassanein, le marchand de sirop.

Longtemps il fut pris d'effroi chaque fois que son regard plongeait dans une rue ou l'autre, comme s'il craignait, en respirant, que ne s'insinuent en lui les germes du stupre et du crime.

Malgré tout, il donnait sa leçon avec la même constance que celle dont témoignait la présence assidue de 'Amm Hassanein, si bien qu'il dit un jour à celui-ci, d'un ton encourageant :

— À force, tu vas devenir sous peu un imam qui fait autorité!

Le vieil homme sourit avec modestie.

— La science divine est incommensurable...

La leçon du jour portait sur "la pureté de l'âme, en tant que pilier de la sincérité et base de la dignité dans les rapports de l'homme avec lui-même et envers les autres, afin d'accueillir au mieux la journée". 'Amm Hassanein écoutait attentivement comme à son habitude. Les rares questions qu'il posait concernaient le sens d'un verset ou l'éclaircissement d'une obligation religieuse.

À ce moment de la journée, dans l'après-midi, le quartier commençait juste à s'animer. Par la fenêtre sud de la mosquée, on pouvait voir toute la rue. Longue, étroite, parfois tortueuse, bordée de maisons vétustes et de cafés, elle offrait un spectacle étrange qui provoquait les sens. Au milieu de l'après-midi, le quartier se remettait en mouvement, semblant s'étirer au sortir de sa léthargie. On arrosait le sol de seaux d'eau. Les portes s'ouvraient, frappées d'étranges coups. On mettait les

sièges en place dans les cafés. Aux fenêtres, des femmes se faisaient belles tout en bavardant. L'air résonnait d'éclats de rire effrontés. L'encens brûlait dans les entrées.

On entendit même une femme pleurer un disparu, exhortée par la tenancière à ne pas ajouter à cette perte celle de son gagne-pain, et une autre partir d'un rire hystérique parce qu'elle pensait encore à sa collègue morte alors qu'elle était assise près d'elle. Et une voix bourrue grondait :

— Même les étrangers! Même les étrangers, vous entendez? Il y en a un qui s'est moqué de Ferdaous! Il lui a extorqué cent livres et l'a plaquée!

Certains s'exerçaient à chanter des chansons grivoises et obscènes. Au bout de la rue, une querelle débuta par des mots pour finir avec des chaises, puis Lébléba sortit s'asseoir devant la porte de la première maison, la première lanterne s'alluma, et chacun sentit que la rue allait bientôt accueillir la vie...

Un jour, le cheikh 'Abd al-Rabbih fut invité par télégramme à rencontrer le contrôleur général des affaires religieuses. On lui dit que la convocation concernait tous les imams et qu'il n'y avait là rien d'inhabituel, surtout dans les circonstances actuelles. Malgré tout, l'homme se demandait avec quelque angoisse ce que cachait cette convocation. Comment aurait-il pu en être autrement alors que le contrôleur était une personnalité qui tirait son importance de sa proximité avec un haut fonctionnaire au nom honni par tous? Un fonctionnaire qui faisait et défaisait les ministres, se jouant de toutes les valeurs sacrées du peuple...

Ils seraient devant lui les meilleurs artisans de leur propre perte et, à la moindre bévue, seraient emportés par le vent de la colère.

Le cheikh invoqua le nom de Dieu et s'apprêta pour la réunion du mieux qu'il put. Il revêtit une *guebba*\* noire et un cafetan presque neuf, ajusta son turban puis partit en s'en remettant à Dieu.

Devant le bureau du contrôleur, l'affluence était telle qu'il songea au rassemblement du jour du Jugement dernier. Les imams échangeaient des avis sur le motif de la réunion. La grande porte s'ouvrit et on les autorisa à entrer. Ils pénétrèrent les uns à la suite des autres dans la vaste pièce qu'ils emplirent bientôt. Le contrôleur les accueillit avec un visage grave qui inspirait la crainte. Comme à son corps défendant et en réprimant un sourire énigmatique, il écouta les couplets élogieux qui pleuvaient sur lui. Puis un silence s'installa, durant lequel l'impatience grandit tandis que le contrôleur promenait son regard sur eux. Il les salua brièvement, puis déclara être certain qu'ils se montreraient dignes de confiance. Il désigna la photo accrochée au-dessus de sa tête et dit :

— Notre devoir envers lui\*\* et son éminente famille fait l'objet de cette réunion...

Ils furent nombreux à se sentir oppressés, tout en faisant bonne figure.

---

\* Robe longue d'homme. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

\*\* Il s'agit du roi Farouk, l'histoire se situant durant la Seconde Guerre mondiale.

— Le solide attachement qui vous lie à lui va au-delà des mots, dit le contrôleur, et relève d'une mutuelle affinité historique...

L'approbation que les visages affichaient masquait un malaise intérieur. Le contrôleur poursuivit :

— Devant la crise qui ravage notre pays, il vous est demandé la plus grande loyauté.

Dans le secret des cœurs, l'agitation augmenta encore.

— Montrez au peuple où sont les vérités! Déchirez les voiles des charlatans et des fauteurs de troubles! Afin que celui qui détient le pouvoir se maintienne au pouvoir...

Le contrôleur continua sur le même thème jusqu'à en épuiser le sens, puis demanda, en scrutant les visages, si quelqu'un avait des remarques à faire. Le silence retomba jusqu'à ce qu'un imam hardi se décidât. Il affirma que le contrôleur avait exprimé ce qu'ils avaient au fond du cœur et que, sans la crainte d'outrepasser les instructions, ils se seraient d'eux-mêmes hâtés vers le devoir qui les appelait...

L'angoisse avait quitté 'Abd al-Rabbih aux premiers mots du contrôleur. Il avait tout de suite compris qu'ils n'avaient pas été convoqués pour rendre des comptes. Le pouvoir leur tendait la main cette fois, et qui sait? Peut-être cela aboutirait-il à une amélioration sérieuse de leurs salaires et retraites...

Cependant, il ne tarda pas à refluer vers son inquiétude, de même que la vague reflue vers l'écume bouillonnante après s'être étirée sur le sable fin. Il saisit alors clairement ce que l'on attendait d'eux. Lors du prêche du vendredi, il serait obligé de dire ce que sa conscience

réprouvait et ce qui répugnait aux gens. Il était certain que beaucoup partageaient ses sentiments et enduraient le même tourment. Mais la résignation se lisait sur tous les visages.

Il revint à la mosquée en ressassant ses nouveaux soucis.

Chaldam, le souteneur connu dans le quartier, était attablé avec ses acolytes au bistrot Bienvenue à quelques mètres de la mosquée. Il bouillait visiblement d'une colère attisée verre après verre par le vin noir qu'il buvait.

Dans une sorte de mugissement, il dit :

— Cette folle de Nabawiyya aime ce jeune freluquet de Hassan, cela ne fait aucun doute pour moi!

Un compagnon chercha à le calmer :

— Ce n'est peut-être qu'un client, ni plus ni moins qu'un client...

Chaldam frappa la table de sa poigne de fer, dispersant les graines de lupin et les cacahuètes.

— Non, dit-il avec férocité, il prend et ne donne pas... Je le sais comme je sais que la lame de mon poignard est mortelle, et il ne débourse pas un seul millime tout en recevant des cadeaux de toutes sortes!

Les mines affichèrent dégoût et mépris, et les regards avinés signifiaient qu'on était prêt à le suivre.

— Le godelureau arrive d'habitude au moment où la vipère est en train de danser. Attendez qu'il vienne, puis déclenchez une bagarre, et je m'occupe du reste...

Ils vidèrent leurs verres, et dans leurs yeux se reflétait la noirceur de leurs intentions...

Après la prière du soir, le cheikh 'Abd al-Rabbih reçut deux imams, des camarades d'école, dont l'un se



nommait Khaled et l'autre Moubarak. Ils prirent place auprès de lui, la mine renfrognée, et lui apprirent que certains imams avaient été démis de leurs fonctions pour avoir refusé de participer à la campagne de propagande qui avait été orchestrée. Khaled maugréa :

— Les lieux de culte sont-ils faits pour lancer des attaques politiques calomnieuses et soutenir les tyrans?

Ce que disait son compagnon ravivait la plaie de 'Abd al-Rabbih. Il demanda :

— Tu veux mourir de faim?

Un silence pesant s'installa. Le cheikh, qui ne voulait pas s'avouer vaincu pour ne pas perdre la face devant eux, fit celui qui agirait par conviction.

— Il se peut que ce qui est appelé calomnie par certains soit la vérité même... dit-il.

Surpris par le revirement du cheikh, Khaled renonça à discuter. Quant à Moubarak, il déclara dans un élan :

— Nous sacrifierons donc le principe islamique qui commande le bien et interdit les actes répréhensibles...

'Abd al-Rabbih s'emporta contre lui, tout en étant lui-même torturé par sa conscience indignée :

— Mais nous ranimerons le principe islamique qui appelle à l'obéissance à Dieu, à Son Prophète et aux dignitaires...

Moubarak s'insurgea :

— Est-ce ceux-là que tu appelles "dignitaires"?

'Abd al-Rabbih le défia :

— Dis-moi alors si tu vas t'abstenir de prêcher vendredi?

Furieux, Moubarak se leva et quitta les lieux. Khaled ne tarda pas en faire autant. Le cheikh les maudit

tous les deux, comme il maudissait sa propre conscience révoltée.

Peu avant minuit, la cour de la septième maison sur la droite s'emplit d'ivrognes. Ils s'installèrent sur des sièges en bois autour d'un cercle de terre sablonneuse, éclairé par une lampe, où s'insinuait en dansant Nabawiyya, vêtue d'une chemise de nuit rose. Elle jouait de la main avec un bâton entortillé de fleurs. On marquait la cadence en frappant des mains, et des clameurs bestiales montaient des gorges avinées.

Les malfrats se glissèrent dans les coins pour guetter tandis que Chaldam se tenait à l'affût dans la cage d'escalier, les yeux rivés sur l'entrée de la maison. Et lorsque Hassan entra, bien peigné et le sourire étincelant, Chaldam le foudroya du regard. Hassan resta debout à regarder Nabawiyya jusqu'à ce qu'elle s'avisât de sa présence. Alors elle le salua d'un large sourire accompagné d'un clin d'œil, en ajoutant un mouvement folâtre à sa danse du ventre.

Alors, comme un seigneur, Hassan se dirigea vers un siège et s'assit. Le sang bouillait dans les veines de Chaldam. Ses membres se crispèrent. Il émit un petit sifflement et, aussitôt, deux de ses acolytes déclenchèrent une bagarre. Les autres s'en mêlèrent et la bataille prit une telle ampleur que les ivrognes hébétés se levèrent et se bousculèrent vers la porte. Un siège vola en direction de la lanterne et la brisa. L'endroit fut plongé dans l'obscurité comme dans un cauchemar. Les cris se mêlaient à l'impact des coups de pied, le bruit montait et, dans la mêlée de cet ouragan tournoyant dans les ténèbres, un cri de femme transperça le vacarme, bientôt

suivi d'un profond gémissement d'homme. Subitement il ne resta dans la cour immobile sous des nuages de poussière que deux corps gisant dans l'obscurité silencieuse.

Le jour suivant était un vendredi. Quand vint l'heure de la prière, la mosquée se remplit d'orants au contraire des autres jours, la prière du vendredi attirant des gens venus de plus loin, de Khazindar ou de 'Ataba. On récita le Coran, puis le cheikh 'Abd al-Rabbih se leva pour prononcer le sermon. Les fidèles eurent l'air extrêmement surpris par ce prêche de nature politique auxquels ils ne s'attendaient pas. Leurs oreilles agacées accueillèrent avec colère et suspicion cette prose rimée sur l'obéissance et le devoir d'allégeance. Et quand il en vint à attaquer ceux qui trompaient le peuple et l'incitaient à la rébellion pour servir leurs intérêts personnels, un murmure parcourut la mosquée, puis ce furent des cris de protestation et d'exaspération. Certains s'indignèrent à voix haute, d'autres insultèrent l'imam... Alors les agents de renseignements qui s'étaient glissés parmi les fidèles se saisirent des opposants les plus virulents pour les conduire à l'extérieur, au milieu d'un énorme brouhaha de protestations et de colère.

Beaucoup quittèrent la mosquée. Cependant l'imam appela ceux qui restaient à la prière, mais ce fut une prière sur laquelle planait la tristesse.

Pendant tout ce temps, dans une chambre de la seconde maison du côté gauche de la rue, se trouvaient Samara et un nouveau client. Samara était assise au bord du lit, à moitié dévêtue. Elle prit un cornichon dans un verre à moitié rempli d'eau et se mit à le manger. Assis

sur une chaise devant le lit, le client, sa veste ôtée, buvait du cognac à la bouteille. Son regard vide parcourut la chambre nue puis se posa sur Samara. Il approcha la bouteille de la bouche de celle-ci, elle en but une gorgée puis il la lui reprit.

La psalmodie venue de la mosquée lui percuta les oreilles. Un léger sourire, presque imperceptible, se dessina sur ses lèvres. Il regarda par terre et maugréa :

— Pourquoi ont-ils construit une mosquée dans un pareil endroit ? N'y a-t-il pas assez de place sur terre ?

Sans cesser de grignoter le cornichon, Samara répondit :

— C'est un endroit du monde comme les autres...

Il vida l'équivalent de deux verres, et son regard se durcit en la dévisageant.

— Ne crains-tu donc pas Dieu ?

— Dieu est bon...

Il eut un rire désinvolte, et prit un cornichon qu'il glissa dans sa bouche. À cet instant-là, 'Abd al-Rabbih était en train de prêcher et il se mit à l'écouter en hochant la tête.

— L'hypocrite ! dit-il avec un sourire narquois. Écoute ce que dit cet hypocrite !

Il balaya la pièce du regard et s'arrêta sur un portrait, jauni par le temps, de Saad Zaghoul. En le montrant, il demanda :

— Tu le connais, celui-ci ?

— Qui ne le connaît pas ?

Il fit couler le reste de la bouteille dans son gosier et dit, la langue empâtée :

— Samara nationaliste et un cheikh hypocrite !

Elle soupira :

— Il a de la chance! En deux mots il gagne de l'or, et nous ne gagnons une piastre qu'à la sueur de notre corps tout entier...

Ironisant encore, il dit :

— Il y a bien des gens respectables qui sont comme toi, mais qui trouve le courage de le dire?

— L'assassin de Nabawiyya est connu de tout le monde, mais qui trouve le courage d'en témoigner?

Il hocha la tête avec un air désolé.

— Nabawiyya! dit-il. La pauvre! Qui l'a tuée?

— Chaldam... Que Dieu l'envoie en enfer...

— Ô Seigneur! Celui qui témoigne contre lui va au martyre... Heureusement, nous ne sommes pas les seuls coupables dans ce pays...

— Mais tu gaspilles du temps en paroles... dit-elle avec ennui.

Le cheikh 'Abd al-Rabbih décida d'utiliser à son profit ce qui lui était arrivé à la mosquée, et rédigea une plainte pour le ministère. Il y relatait l'agression dont il avait fait l'objet en raison de son prêche "patriotique". Il s'employa également à faire publier dans certains journaux le récit – exagéré – de l'incident, en insistant sur l'intervention des hommes de la police qui l'avaient défendu et avaient arrêté les agresseurs. Il nourrissait l'espoir que cela conduirait le ministère à améliorer sa situation.

Cependant, au moment de la leçon de l'après-midi, il ne trouva personne pour l'écouter. Il alla à la porte pour jeter un coup d'œil à la boutique du vendeur de sirop, qu'il vit occupé à travailler. Il pensa qu'il avait

oublié l'heure de la leçon et s'approcha de la porte. Il le héla d'un ton jovial :

— La leçon, 'Amm Hassanein!

L'homme se retourna machinalement, mais détourna aussitôt et résolument la tête. 'Abd al-Rabbih en fut gêné, et regretta d'avoir eu la faiblesse de l'appeler. Il recula en le maudissant mille fois.

Pour la prière de l'aube, par une nuit paisible et fraîche, sous une lune étincelante et dans un silence impressionnant, le muezzin monta en haut du minaret et lança son appel : "*Allah akbar.*" Au moment où il allait reprendre l'appel, la sirène d'alarme fit retentir son affreux hululement intermittent. Son cœur se mit à cogner sous l'effet de la surprise. Il implora l'aide de Dieu, se domina et se prépara à reprendre l'appel dès que la sirène cesserait de hurler. En effet, depuis que l'Italie avait déclaré la guerre aux Alliés, les alertes aériennes étaient devenues une habitude nocturne mais sans danger.

Il proclama de tout son cœur : "Il n'y a d'autre Dieu que Dieu." Il psalmodia d'une voix convenable. Mais soudain une explosion retentit comme un coup de tonnerre qui fit trembler la terre. Les sons restèrent dans sa gorge. Il demeura cloué sur place, tremblotant, les yeux fixés sur la flamme rouge qui apparaissait à l'horizon. Puis il décolla ses pieds du sol pour reculer vers la porte, et se mit à descendre l'escalier, les genoux flageolants. Il parvint en bas de la mosquée dans une épaisse obscurité et se dirigea vers l'imam et le bedeau guidé par le murmure de leurs voix.

— Un nouveau raid, dit-il d'une voix tremblante. Que faire?

L'imam répondit d'un ton rauque :

— L'abri est loin, et il doit être rempli de tout ce qui bouge... La mosquée est une bâtisse solide, c'est le meilleur refuge...

Ils s'installèrent dans un coin et se mirent aussitôt à réciter le Coran. De l'extérieur leur parvinrent des voix, des bruits de pas précipités, des appels, des propos confus, le grincement des portes que l'on ouvrait ou fermait...

À nouveau se déversa sur la terre un chapelet de bombes qui ébranla les nerfs et glaça les cœurs. Le bedeau s'écria :

— Les enfants sont à la maison, c'est une vieille maison, *sayyidna*\*!

— Notre Seigneur est là, dit l'imam dans un râle, ne bouge pas d'ici...

Un groupe de gens se rua alors à l'intérieur de la mosquée, certains disant :

— C'est l'endroit le plus sûr...

— Ce sont de vraies frappes, dit une voix rude, pas comme les autres nuits...

En entendant cette voix, le cœur de l'imam se serra. La présence de ce monstre humain n'était-elle pas un mauvais présage? Arriva un second groupe, plus important que le premier. Il en provenait des voix féminines, qui n'étaient pas étrangères au cheikh. Quelqu'un s'exclama :

— L'alcool s'est évaporé de ma tête d'un coup...

À bout de nerfs, le cheikh se leva et s'écria :

---

\* "Notre maître."

— Allez dans l’abri! Respectez la maison de Dieu!  
Partez tous!

Un homme lui cria :

— Tais-toi, *sayyidna*!

Un rire moqueur s’éleva, interrompu par une énorme explosion qui frappa les tympans. La mosquée résonna de cris. Saisi d’épouvante, le cheikh hurla comme un fou, comme s’il s’adressait aux bombes elles-mêmes :

— Allez-vous-en! Ne souillez pas la maison de Dieu!

— C’est une honte! s’écria une femme.

— Partez! La malédiction divine est sur vous! hurla le cheikh.

La femme s’emporta :

— C’est la maison de Dieu, ici, pas celle de ton père!

La voix rude cria alors :

— Tais-toi, *sayyidna*, sinon c’est moi qui vais te faire taire!

Des commentaires acerbes et des sarcasmes se firent entendre, si bien que le muezzin murmura à l’oreille de l’imam :

— Par Dieu, je t’adjure de te taire...

‘Abd al-Rabbih bredouilla comme s’il avait du mal à articuler :

— Ça te plaît que la mosquée soit devenue un havre pour ceux-là?

— Ils n’ont pas le choix, répondit le muezzin d’un ton suppliant, as-tu oublié que c’est un vieux quartier, qui peut s’écrouler d’une chiquenaude?

L’imam se frappa la paume du poing.

— Impossible, dit-il, que je consente à rester dans le même lieu que toutes ces mauvaises gens... Dieu ne les a réunis dans un même endroit que dans un seul dessein...



Une bombe explosa. Il sembla à leurs sens exacerbés qu'elle avait éclaté sur la place de Khazindar. La mosquée en fut illuminée d'un éclair fugitif qui révéla durant un instant les silhouettes tremblantes, avant que les ténèbres ne les engloutissent à nouveau. Un horrible hurlement jaillit des gosiers, les femmes se mirent à crier, et le cheikh 'Abd al-Rabbih lui-même poussa un cri sans s'en apercevoir. Il perdit alors la tête et se rua vers la porte de la mosquée, le bedeau courant derrière lui pour le retenir, mais il le repoussa avec une force convulsive en criant :

— Suivez-moi tous deux avant de périr!

Il franchit la porte en disant, tremblant :

— Dieu ne les a réunis en un même lieu que pour une seule raison...

Il s'engouffra dans les ténèbres. Le raid dura encore dix minutes au cours desquelles quatre obus furent lâchés. Puis la ville resta plongée dans le silence durant un quart d'heure avant que ne retentisse la sirène annonçant la fin de l'alerte.

La pénombre commença à refluer devant l'aube naissante, et les premiers signes du jour se manifestèrent avec la douceur de la délivrance.

Mais ce n'est qu'après le lever du soleil que l'on trouva le cadavre du cheikh 'Abd al-Rabbih.

*La Mosquée du quartier (Al-gâmi' fi al-darb)*

est tiré du recueil

*Dunyâ Allah* (Le Monde de Dieu),

Le Caire, Maktabat-Misr, 1962.

